

1 Introduction

1.1 Les Tat du Caucase

Le judéo-tat ou *juhur-i*, est une langue iranienne du groupe tat, parlée par les Juifs (*juhur-[h]o*) du Daghestan appelés aussi, depuis la conquête russe au XIX^{ème} siècle, « Juifs des Montagnes » (*juhur-ho=y doq-i*) pour les distinguer des ashkénazes russophones. Cette grammaire est une description aussi complète que possible du juhuri tel qu'il est attesté dans la littérature publiée au XX^{ème} siècle ; elle vise à combler une relative lacune de la linguistique iranienne, mais également à fournir des éléments de comparaison, d'une part avec les autres langues tat, dont la plupart ne sont encore ni décrites ni même documentées, et d'autre part, d'un point de vue typologique, avec les langues non indo-européennes de la même région, qu'elles soient turciques ou caucasiennes de l'est.

Le judéo-tat constitue, avec les autres langues ou dialectes tat, un rameau de la branche sud-ouest de la famille iranienne ; il est documenté par des publications relativement abondantes depuis l'époque soviétique, qui émanent pour la plupart de membres de la communauté juive de Derbent, au sud du Daghestan, sur la mer Caspienne. Les autres « dialectes » tat, très nettement divergents, sont parlés aujourd'hui par des Musulmans en république d'Azerbaïdjan, et constituent clairement une ou plusieurs autres langues. Bien qu'aucun ne soit écrit, certains ont été plus étudiés, en particulier les parlers du dialecte dit « du nord-est » par Grjunberg (1963). Toutes ces langues tat semblent descendre d'un dialecte sud-ouest iranien proche du persan vraisemblablement parlé au sud-est du Caucase entre l'époque sassanide et le Moyen-Âge.

Le plus important est, d'une part, de bien distinguer les langues tat¹, dont le judéo-tat fait partie et qui constituent le rameau caucasien de l'iranien du sud-ouest dont le persan est la langue la plus connue, et par ailleurs les langues ou dialectes résiduels « tatis », parlés à l'est de l'Azerbaïdjan iranien, et qui, appartenant à la branche iranienne du nord-ouest, sont donc plus proches du kurde et du taleshi. Cela dit, certaines langues tat, ou leur ancêtre commun, ont certainement été à une époque en contact avec le taleshi.

1.2 Langues et dialectes non juifs d'Azerbaïdjan

On trouve les noms de tous les villages tat d'Azerbaïdjan dans Aliev (2006), qui reproduit des statistiques démographiques datant de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècles.

¹ Sur le terme *tat*, qui désigne les sédentaires rencontrés par les nomades Turcs à leur arrivée au Proche-Orient, cf. *Encyclopédie de l'Islam*, t. X, pp.395-6.

Outre les Tat musulmans daghestanais qui vivent dans quelques localités comme Jalgan près de Derbent, les Tat musulmans du sud vivent dans les régions suivantes en Azerbaïdjan :

- le piémont nord-est, avec les localités de moyenne montagne de Qonaqkend, Afruja, Chichi, Gendab, Daqkushchu, Shabran, Siyazen, Gilezi ;
- la péninsule de l'Apshéron (villages de Balaxani, Surakhani, Merdekan au nord-est de Bakou) ;
- la région montagneuse au nord de Shamakhi et Ismaïlli, avec pour épices les villages de Lahij et Melhem.

Le nombre de locuteurs tat musulmans a longtemps été sous-estimé parce qu'ils ne se distinguent culturellement des Azéris « non tatophones » que par cette « langue supplémentaire », et que tous les adultes sont bilingues. Ces dialectes musulmans d'Azerbaïdjan sont de tradition orale exclusivement et la documentation publiée est infime, sauf pour le dialecte de Qonaqkend. Un trait commun est l'influence massive de l'azéri, qui est la seule des médias et de l'administration, et tend à devenir la première langue des jeunes d'origine tat, en particulier à Bakou.

1.2.1 Les dialectes du nord-est

C'est sur une partie des dialectes du nord-est de l'Azerbaïdjan que l'on dispose de la seule synthèse scientifique, de grande valeur, publiée par Grjunberg en 1963. Il y décrit des parlers dits centraux (Gendab, Daqkushchu, Qonaqkend) en cent dix pages copieuses, dont un bon tiers d'observations sur la syntaxe et la sémantique grammaticale, ce qui est assez exceptionnel pour l'époque. Suit un lexique de dix pages ; les textes transcrits et accentués, avec leur traduction en russe occupent quatre-vingt-cinq pages.

Un recueil de contes en dialecte de Qonaqkend a été publié à Bakou en 1993 par Maqsd Hajiev, auteur en 1971 d'une thèse sur ce dialecte.

1.2.2 Les dialectes de l'Apshéron

Les dialectes de l'Apshéron, pourtant parlés aux portes de la capitale (anciens villages de Merdekan, Balakhani et Surakhani), sont malheureusement très peu connus, mais on pourra avoir un aperçu des données que j'ai pu collecter dans Authier (2012). Une thèse de documentation est en cours sur celui de Surakhani.

1.2.3 Le dialecte de Lahij

Hüseynova (2002) est une description partielle du tat de Lahij, avec quelques textes, non spontanés, et leur traduction en azéri. Ce pittoresque village de dinandiers, dont quelques hommes d'affaires de Bakou sont originaires, vient d'obtenir avec ceux de Khinalug et de Nij l'appellation ronflante et parfaitement arbitraire de « patrimoine national azerbaïdjanais », mais rien n'est fait pour favoriser la littérisation de cette langue, encore vigoureuse et transmise aux enfants dans toutes les familles du village.

Les dialectes des environs de Shamakhi (Melhem) sont très peu connus, mais semblent assez différents à la fois de celui de Lahij et de ceux du nord-est.

1.2.4 L'arméno-tat

La plupart des Tat chrétiens de la région entre Shamakhi et Ismaïlli ont émigré au début du XXème siècle en Géorgie, dans la région de Sagarejo, et les habitants du village de Gombori y parlent encore le même dialecte tat qu'à Lahij (Kvachadze 1990). Jusqu'à la guerre du Karabagh, il restait deux villages chrétiens tatophones en Azerbaïdjan : Madrasa dans la région de Shamakhi, et Kilvar dans la région de Shabran.

En 1988-1989, au début de la guerre de Karabagh, pendant l'émigration forcée de la population arménienne, la majeure partie s'est réfugiée dans les villes du Caucase du nord, de Russie et d'Ukraine. Une petite partie des habitants de Madrasa, cependant, s'est établie en Arménie et a fondé Novaïa Madrasa ou Dprevan dans la région d'Aragatsotn. Le tat des chrétiens de Madrasa, documenté par Lopatinskij (1894), n'est donc plus parlé en Azerbaïdjan, et à Novaïa Madrasa la langue usuelle est l'arménien. Les Arméno-Tat de Kilvar, près de Shabran, se trouvent eux dans le district de Stavropol (nord-Caucase, près de Mozdok en Ossétie) et parlent un dialecte azéri. Aux deux courts textes publiés par Lopatinskij il faudra ajouter quelques contes inédits collectés en 2005 par Torq Dalalian.

1.3 Le judéo-tat, une langue juive

Contrairement à la plupart des autres « langues juives » qui sont en fait des dialectes plus ou moins divergents d'une langue parlée par des non-Juifs, le juhuri, ou judéo-tat, est une langue à part entière, à savoir *sans intercompréhension possible* non seulement avec le persan mais aussi avec les variétés de tat parlées par les musulmans d'Azerbaïdjan.

Il ne faut pas non plus confondre le judéo-tat avec les différentes phases d'attestation du judéo-persan, qui est plus une entité culturelle qu'une unité linguistique, représentée par des textes écrits en alphabet hébreu, et liés aux anciennes communautés juives de Téhéran, Mashhad, Shiraz, et, pour les plus anciens, du Khuzistan. Issues de la communauté de Babylone, où l'araméen était la langue usuelle, elles ont adopté une nouvelle langue, iranienne, en arrivant en Iran ; une littérature judéo-persane s'épanouit ensuite à la même époque que la littérature persane classique, et à son imitation.

Le judéo-tat n'a pas non plus d'affinité particulière avec les variétés de persan encore récemment parlées par les Juifs de Boukhara, Yazd, Ispahan, Kerman, Hamadan, Kashan, Nahavand. Contrairement à celles-ci, le judéo-tat est une autre langue, qui ne permet pas l'intercompréhension avec le persan standard. Bien que génétiquement très proches de ce dernier, les dialectes ou langues tat du Caucase présentent donc un grand intérêt, en particulier par leur grammaire : outre quelques archaïsmes remarquables, de nombreux traits divergents s'y sont développés au contact prolongé de langues non iraniennes, turciques, caucasiennes de l'est, et plus récemment du russe.

1.4 Histoire des Juifs iranophones du Caucase de l'est

L'origine des Juifs iranophones du Caucase reste entourée d'un épais mystère. Faire ici l'état de toutes les opinions ou croyances serait hors de propos. Mais que la langue des Juifs du Caucase de l'est vienne du sud et d'Iran, cela est évident au regard de l'énorme proportion de vocabulaire de base qu'ils partagent avec les dialectes tat musulmans et le persan. Cette migration ou cet exil se sont confondus dans l'imaginaire des locuteurs juifs

avec l'expulsion de Babylone, et il n'est pas impossible que des Juifs de Babylone aient effectivement formé une partie du peuplement iranien amené par la construction de la ligne de défense construite par les Sassanides au sud du 'Tabasaran', c'est-à-dire de la montagne daghestanaise. Cela explique sans doute beaucoup de traits non persans du judéo-tat ; il est probable aussi que la plupart des dialectes tat musulmans ont été en contact avec des variétés peu divergentes du persan, qui est resté utilisé sans interruption depuis quelque mille ans sur tout le pourtour est du Grand Caucase, de Ganja à Derbent, en passant par Shamakhi, capitale du Shirvan. La plupart des langues daghestanaises du sud retiennent d'ailleurs des éléments lexicaux iraniens qui ne sont pas toujours partagés par les langues tat. Une tradition orale au moins fait état d'un itinéraire possible :

« *imu ez Iron vediromori=ho. ez Iron vediromoreym imu e=vileyet Modey (araluq Iron ne Azerbijan). zihisdım imu e=unjo ye çend sal e=des en parço=y Peres ne Modey. ez Modey nime=y en Juhurho rafdi e=Samarkand ne Buxore, ommo imu omoreym ä=xoriho=y en Yevloq, en Gyokçoy, Barda, Mir-Başir, en Agdam. ez Agdam juhurho=y mu verafdut e=Zakatali, ez Zakatali rafdut e=Rutul, pesde ez Rutul furamorut e=Axti. ez Axti yekiho rafdut e=Kusari (uho heysäfät zihisdenüt ä=Qube), yekiho rafdut e=Dere=y-Qatta e=lo=y Mejelis, yek=ige=y-ho=ş — e=Aksay, ez unjige — e=Xasav-Yurt. »*

« Nous sommes originaires d'Iran. D'Iran nous nous sommes retrouvés dans la province de Médie (entre l'Iran et l'Azerbaïdjan). De Médie la moitié des Juifs est partie à Samarcande et Boukhara, tandis que nous sommes venus sur les terres de Yevlakh, Göychay, Berde, Mir-Beshir (Terter), et Aqdam. D'Aqdam nos Juifs sont montés à Zaqatala, de Zaqatala ils sont allés à Rutul, puis de Rutul sont descendus à Akhty. Depuis Akhty, les uns sont allés à Qusar (ceux-là vivent maintenant à Quba²), les autres sont allés à Dere-Qatta près de Madzhalis, les autres enfin, à Aksay, et de là, à Khasavyurt. » (site internet Juhuro.com)

En fait, les documents historiques sur l'histoire des Tat juifs sont très peu nombreux, et difficilement accessibles. Faute d'avoir travaillé sur les sources primaires, nous résumons ci-après les données très utilement rassemblées par Miller (1892a), Matatov (2002), Semjonov dans Sosunov (2007), et le résultat d'entretiens à Derbent et Quba avec des représentants de la communauté.

1.4.1 Epoque sassanide et Moyen-Âge

Alors que les Chrétiens du Caucase entrent tôt dans l'histoire iranienne, puisque le Sassanide Shahpūr Ier (242-272) soumet le royaume d'Albanie³ dès le III^e siècle, les Juifs ne sont mentionnés qu'à la fin de la période pré-islamique. Mais il est probable que leur origine remonte au V^e siècle, suite à la signature du traité de 387 de partage de l'Arménie entre Théodose et Shahpūr III, qui aurait prévu une contribution de Byzance pour la construction et l'entretien de garnisons fortifiées. Cependant, les historiens arméniens du V^e siècle Buzandaran⁴ et Elishé ne les mentionnent pas encore dans leur liste détaillée des peuples de la région. La première mention des Juifs dans le Caucase se trouve chez Movses Daxuranci⁵ qui indique que Partav (actuelle Berde, au sud de la Kura en

² Le nom de Quba est certainement le mot tat *qubi* 'ravin, falaise'.

³ Pour la synthèse la plus récente, cf. Mahé dans Gippert et al. (2009).

⁴ cf. Garsoïan (1989).

⁵ cf. Dowset 1961, p. 80.

république d'Azerbaïdjan), fondée en 460 par le roi Vatché, et devenue en 552 siège du catholicos d'Albanie, avait en 627 une communauté juive. Ils se trouvaient donc sans doute dans cette ville dès le VI^{ème} siècle au moins, aux époques de Kavād Ier (488-531), et de son fils Khosrow Ier Anushirvān (531-579). Un *Darband-Nāma*⁶, cité par Vs. Miller (1892a, p.IV) nous apprend « qu'en 105 de l'hégire [=738], à l'époque du calife Abd-el-Malek Marwan, son frère Abu Muslim arriva au Daghestan avec 90000 hommes. Il conquiert le Daghestan, le dévasta et tua ceux qui s'opposaient, répandit l'Islam parmi les Iraniens (*irāni*) et les Khazars (*xazari*), les Iraniens étant adorateurs du feu (*ātašparast*), les Caspiens étaient païens (*butparast*) et certains vénéraient la Torah de Moïse. »

Miller cite aussi (p.III) Ildad-he-Dani (IX^{ème} siècle) : « Entre la montagne et la mer des Khazars, à la frontière avec l'Iran et la Médie, lisent la Torah des pasteurs de troupeaux qui ne pratiquent pas l'agriculture (ils achètent ce qui leur manque) et parlent iranien ou caspien. » Egalement selon un *Darband-Nāma*, cité par Saïdov et Shikhsaidov (1980, p.IV) : « Après la construction des fortifications, Khosrow déplaça 3000 familles depuis l'intérieur de la Perse à Derbent et aux alentours. »

L'historien arabe Ibn Rusta, au X^{ème} siècle, mentionne un souverain nommé Adzar-Narsa professant trois religions – musulmane, chrétienne et juive – dans sa ville de Khaïdan, que Semjonov propose d'identifier au Kaïtag. Or à partir des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles des sources variées font état de la présence de très nombreux Juifs sous la protection de l'Utsumi du Kaïtag. Cette région, autour de l'actuelle Madzhalis, est à l'intersection des zones de peuplement Dargi à l'ouest, Tabasaran au sud, et Kumyk à l'est.

Selon Bol'shakov et Mongait (1971), l'historien Andalou *Abu-khamida al-Qarnāti*, en 1130 Derbent avait une population multiethnique, incluant de nombreux persanophones. Le même historien rapporte aussi que l'émir de Derbent Abu-l-Qāsim parlait et pouvait conférer sur la jurisprudence en plusieurs langues, dans la liste desquelles on peut identifier, outre le persan et l'arabe, le kumyk, le lezgi, le dargi, le kubachi et l'ossète.

Guillaume de Rubrouck (franciscain flamand envoyé par saint Louis auprès de la cour mongole de Karakorum pour évaluer la possibilité d'une alliance de revers contre les Musulmans, grâce au soutien des chrétiens d'Orient dits « Nestoriens » locaux) passe au retour par Derbent et note la présence d'une importante communauté juive à Shabran (en Azerbaïdjan) et dans les villages alentour ; ceux-ci sont apparemment des éléments de la ligne de forteresses dite du Gilginchay. La plus célèbre de ces forteresses, Chiraqkala (dans la montagne à l'ouest de Shabran) a été le centre d'un peuplement juif jusqu'aux campagnes de Nadershah au début du XVIII^{ème} siècle. Shabran se trouve aujourd'hui au cœur de la zone tat musulmane.

Un Coran avec traduction interlinéaire en persan, conservé à Makhachkala (ms. F. 14 no. 1970), serait d'après Gamzatov (1993) daté du XIV^{ème} siècle. Par ailleurs, des manuscrits en persan de tous les grands poètes classiques ont été collectionnés et parfois commentés

⁶ L'étude comparative des manuscrits intitulés *Darband-Nāma* est à faire. Ceux qui sont en persan seraient des traductions relativement récentes (début du XIX^{ème} siècle) de versions en ture (azéri) elles-mêmes traduites d'originaux persans perdus.

non seulement à Derbent, mais dans certaines localités de la montagne, comme Akhty ou Kumukh.

Un autre manuscrit, sans colophon mais réputé du XII^{ème} siècle, signale la présence d'un quartier juif de 35 foyers à Karshab, payant tribu à l'émir d'Irkhan (dans l'actuel district avar du sud d'Untsukul). Ce document permet de penser qu'il y a eu une dispersion de communautés juives dans presque tout le Daghestan avant leur descente dans la plaine côtière au XIX^{ème} siècle.

1.4.2 Epoque moderne

La communauté juive du Kaïtag, dont le centre était à Juhud-Qatta près de la capitale Madzhalis, semble aussi ancienne que l'entrée en scène des *utsumis*, souverains locaux dont un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (selon l'orientaliste J. T. Reinaud, cf. Gamzatov 1993) donne la liste. A partir du XVI^{ème} siècle, ceux-ci semblent avoir assis leur puissance sur le contrôle du commerce avec la montagne. C'est en effet par le Kaïtag que passe la route conduisant à l'arrière-pays dargi, et en particulier au village d'orfèvres et armuriers de Kubachi. Je fais d'ailleurs l'hypothèse que le village juif de Kala, au-dessus de Rutul, servait de la même façon d'intermédiaire commercial pour les riches forgerons de Shinaz, en amont, qui exportaient des sabres jusqu'en Syrie.

Les deux autres centres politiques pour lesquels une implantation importante de Juifs est documentée sont plus au sud autour de Derbent et de Quba. En 1637, le Danois Olearius signale un important peuplement juif dans le territoire du *maïsum* de Tabasaran, et à Derbent. En 1690, le Hollandais Vitsen signale « des milliers » de Juifs dans la montagne, en particulier à Boynakh, actuellement Ullubiy-Aul (village Kumyk).

A l'occasion de la campagne de Perse de Pierre le Grand en 1722-23, un rapport détaillé sur la province de Derbent est commandé au capitaine Gerber, qui signale encore des Juifs non seulement à Derbent et Quba, mais aussi à Rustov, au Kaïtag et à Shamakhi. Rustov et Shamakhi étant aujourd'hui des centres habités exclusivement par des tatophones musulmans, on en déduit que les campagnes de Nadershah et de son frère Ebrahim Qoli, entre 1736 et 1743, ont été particulièrement meurtrières, ou entraîné des conversions forcées ou des déplacements massifs.

Les dévastations de Nadershah, aggravées des pogroms que les Musulmans locaux infligent aux Juifs, marquent le début du déclin des Juifs tat montagnards, forcés de se réfugier pendant une génération dans des aouls kumyks surpeuplés comme Kostek ou Endirey, en amont du Kaïtag, ou dans l'arrière pays tabasaran qui sont dévastés, ainsi qu'à Kryz et à Khinalug, situés en altitude, pendant plusieurs générations. C'est aussi le début de leur réinstallation progressive dans les tristes bourgs de la plaine pré-caspienne, où les langues de contact principales deviennent le lezgi⁷ et l'azéri. Il faut rappeler qu'avant l'éradication de la malaria au XX^{ème} siècle, cette basse plaine, mal drainée, en était infestée, et que le climat sain se trouve, dans cette région du Caucase, sur les hauteurs.

⁷ Encore récemment, de nombreux Juifs de Quba connaissaient le lezgi en plus de l'azéri, ayant des hôtes en pays lezgi où ils pratiquaient le colportage.

Après la mort de Nadershah, une période plus calme s'ouvre dans la partie sud du peuplement tat : selon la tradition orale, Huseyn Ali, khan de Khudat puis de Quba entre 1747 et 58, prend les Juifs sous sa protection et les autorise à fonder leur quartier sur la rive nord du Kudiyalchay⁸. Y affluent tous les Juifs montagnards qui refusent de se convertir à l'islam, et d'autres Juifs venus du Daghestan plus au nord, où la « protection » du cadî de Tabasaran et autres seigneurs locaux est moins plaisante.

Quant aux contacts avec les Juifs ashkénazes de Russie, on n'en sait quasiment rien, même si I. Anisimov (1861) parle d'une Torah vieille de deux à trois siècles, écrite sur parchemin du côté poil, « ce qui montre la connaissance que les Juifs de la Montagne devaient avoir de la *gemara* ashkénaze. Si cette écriture avait été de l'autre côté, elle serait invalide selon le rite de la *gemara*. »

En 1770-1774, l'académicien Gmelin visite Quba ; lors de sa deuxième expédition scientifique, il est arrêté par l'utsumi du Kaïtag, Amir Hamza, et sa mort en détention précipite l'année suivante une intervention russe.

1.4.3 Epoque contemporaine

On sait que la conquête de la montagne caucasienne par les Russes n'a pu commencer qu'une fois établie leur emprise sur la Transcaucasie. En effet, après le rattachement de la Géorgie en 1802 et de l'Arménie en 1829, et une fois acquis le soutien des khans musulmans, les peuples du nord-Caucase se retrouvèrent isolés de leurs coréligionnaires au Proche-Orient, d'où une radicalisation de l'opposition armée à toute conquête par l'empire russe et chrétien. Alors que, loin du fanatisme des envahisseurs iraniens, les Juifs soumis aux khans avars de Khunzaq au nord et d'Untsukul au sud n'étaient pas inquiétés auparavant par leurs protecteurs musulmans (l'un des principaux lieutenants avars de Shamil, Yunus, avait encore pour épouse une Juive du village d'Erpeli, à l'ouest de Buynaksk), les guerres du Caucase commencent à avoir des conséquences dramatiques pour les Juifs du nord à partir de la *qazavat* décrétée par Qazi Muhammad, premier émir du Caucase et prédécesseur direct de Shamil.

Il y aurait eu en 1864 en tout une trentaine de localités ayant un quartier juif dans l'est du Caucase, pour une population de 21000 Juifs dont 6300 à Quba, 1670 seulement à Derbent, 1550 à Grozny et 1400 à Vartashen (actuelle Oghuz, en Azerbaïdjan, comme Quba).

Je n'ai malheureusement trouvé que des listes partielles de ces villages. En dehors du Kaïtag, du sud du Daghestan et du nord de l'Azerbaïdjan, les localités de la montagne daghestanaise où persiste le souvenir d'un peuplement juif sont, à ma connaissance :

- en pays avaro-andi : Soghratl, Chokh, Erpeli, Rugudzha, Salta, Arakani, Andi, Botlikh (Muni) ;
- en pays dargi et lak : Mekegi, Sergokala, Kumukh⁹.

⁸ La fondation du quartier juif de Quba remonterait en fait à 1731.

⁹ Il y a là pour les historiens un terrain d'investigation quasi vierge, qui nécessiterait le dépouillement des sources locales anciennes en arabe, avar, lak et dargwa (en écriture ajami). D'autre part cette dispersion a forcément donné lieu à de fortes variations dialectales, dont l'étude précise n'est malheureusement plus possible.

Au fur et à mesure que la guerre s'intensifiait, les Juifs du nord du Daghestan, obligés de se convertir, ce qui était rare, ou de quitter les aouls où ils étaient installés, se réfugièrent dans la forteresse russe établie à Temir-Khan-Shura (actuelle Buynaksk). Ce bourg de marché kumyk, situé à l'intersection des zones linguistiques dargi et lak au sud, avar à l'ouest, et kumyk au nord et à l'est, est un nœud stratégique sur la route permettant de rejoindre les régions de la résistance avar, et fut livré aux Russes par le shamkhal de Tarqu (actuelle Makhachkala) en 1834. En 1862, les Juifs de la montagne y fondèrent une synagogue distincte de celle des Juifs ashkénazes arrivés avec les Russes, avec qui les contacts sont tendus (on n'achète pas la viande certifiée casher par l'autre rabbin !). En 1917, plus de la moitié de la population de Temir-Khan-Shura était juive. Aujourd'hui, il n'en reste rien.

Un peu plus au sud, les Juifs du Kaïtag abandonnèrent les villages de leur région (Madzhalis, Nügedi [Yangikent], Durgeli) plus tard, dans la première moitié du XXème siècle. Dès les années trente, alors que le commissaire du parti à Madzhalis était juif tat, il restait déjà à peine assez de familles pour ouvrir une classe primaire en langue tat à l'intention des enfants juifs. C'est du Kaïtag que seraient venus, en passant par le carrefour ethnique et commercial de Khasavyurt, les Tat des implantations du nord-Caucase hors du Daghestan, se répartissant entre Grozny en Tchétchénie, Mozdok en Ossétie, et Nalchik en Kabardino-Balkarie. Chernij (1869) prétend que des marchands juifs du nord-Caucase fréquentaient les foires annuelles en Russie, mais Anisimov (1932) le réfute, pour des raisons politiques évidentes, en affirmant que « tous les Juifs tat sont pauvres ». Il est certain en tout cas que le russe est rapidement devenu leur première langue : la première école fondée à Quba en 1911 est en russe, ce qui était une manière de se démarquer des musulmans azéris. Quant aux Juifs tat de l'ouest, leurs liens avec les ashkénazes sont plus forts et ils tentent un moment, jusqu'aux années 20, de promouvoir l'écriture de leur langue et des publications en alphabet hébreu ; ils ont été les premiers à gagner progressivement Moscou, puis de là, dès les années 80, Israël ou les Etats-Unis.

1.5 Les dialectes juhuri

Les Juifs tat étaient jusqu'au XIXème siècle éparpillés dans la montagne dans les régions est et sud-est du Daghestan et du nord-est de l'Azerbaïdjan. Au fur et à mesure de la conquête russe, ils sont progressivement descendus chercher plus de sécurité dans les villes (Derbent, Buynaksk, puis Makhachkala) et à partir de là ont essaimé dans d'autres villes du nord Caucase. Aucune étude n'a été menée sur les variations à l'intérieur du judéo-tat, et il est sans doute trop tard pour le faire maintenant de façon précise.

1.5.1 Le parler du Kaïtag et de l'ouest

Anisimov, dans son introduction, distingue un parler de l'ouest dit « Kuban-Terek » et dont relèvent les textes publiés par le grand iranologue, Vsevolod Miller – plus connu en France, grâce à G. Dumézil, pour ses éditions de textes ossètes – lesquels émanent de locuteurs établis à Nalchik. Ce parler de l'ouest allait de Nalchik en Kabardino-Balkarie, à Grozny en Tchétchénie, en passant par l'Ossétie du nord (Mozdok). Les documents judéo-tat de Miller (1892a et 1905) ne comportent pas de description grammaticale mais restent des références essentielles sur la variété de tat parlée à Nalchik. Ils ont été récemment réédités en Russie et sont donc aisément accessibles, contrairement aux publications du début du siècle (un journal, *Hed Harim* 'L'Echo des Montagnes' fut également édité à Bakou en caractères

hébreux, dans les années d'après la révolution). Ces Juifs du Caucase du nord-ouest seraient originaires de Madzhalis, dont le dialecte dit « du Kaïtag », a subi l'influence du kumyk et du dialecte dargi qui est parlé dans cette région.

1.5.2 Le parler du nord

Le parler du nord était centré sur Buynaksk, anciennement Temir-Khan-Shura, d'où sont originaires certains Tat de Makhachkala, Kizlyar, et Khasavyurt. C'est le moins documenté des parlers tat juifs, puisqu'on ne dispose que de deux « chansons des Juifs de la montagne » publiées en 1912 par Ilya Anisimov (*yozuñ en juhur* « Le Malheur du Juif » en neuf quatrains et *māñni en johil-ho* « Chanson des jeunes gens » en dix-sept quatrains).

1.5.3 Parlers judéo-tat du sud (Azerbaïdjan)

On ne sait presque rien sur le parler de Muju près de Vartashen / Oghuz, ni sur les Juifs de Shamakhi, qui auraient eu des rabbins fort savants d'après Chernij (1869). Ces communautés ont disparu sans laisser d'autres traces, à ma connaissance. D'après Boris Miller (1929) 60% des Juifs de Vartashen connaissaient aussi l'arménien et 10% parlaient udi. En revanche les Juifs de Krasnaïa Sloboda (*Qirmizi qāsebe*), en face de Quba, sont aujourd'hui encore relativement florissants. Cette communauté constituée au XVIIIème siècle par les réfugiés de la montagne a un rabbin au moins depuis le XIXème siècle et Chernij dit y avoir vu une Torah imprimée à Venise en 1587. Les Juifs de Quba se maintiennent nombreux et prospères, ayant repris les commerces des Arméniens récemment expulsés, et grâce à des investissements israéliens dans l'agriculture locale. La position de leur parler est nettement plus proche du judéo-tat de Derbent que des parlers musulmans du nord-est décrits par Grjunberg, pourtant tout proches, sans doute du fait des intermariages. Des livres dans ce dialecte auraient été publiés dans les années 30 à Bakou, mais je n'ai pas pu y avoir accès.

1.5.4 Le juhuri de Derbent : une langue écrite en danger

Les Juifs de Derbent sont pour la plupart originaires d'aouls de la montagne sud daghestanaise en pays rutul ou tabasaran ou de la plaine lezgie et azérie. Nous indiquons ci-dessous les toponymes et l'ethnie des habitants actuels :

- Kala (Rutuls), Gelmets (Tsakhurs), Rukel (Tabasarans) ;
- Mūshgūr/Nūgdī, Muqortī (Azéris) ;
- Eqlébi (Lezgis en contact avec les Azéris) ;
- Kurdal et Fite (Aguls) ;
- Bilhedi (Azéris en contact avec les Tabasarans et les Kaïtags) ;
- Rukel, Penjdihī ('cinq-villages' ; Azéris d'origine tabasarane).

Seraient d'autres anciens villages juifs les localités de Xoshmemzil, Dëshleher, Jereq, Hemyedi.

Le parler judéo-tat qui est à la base de la langue des journaux et de tous les livres publiés à l'époque soviétique au Daghestan est celui de Derbent. Cette langue est remarquablement homogène, bien qu'on sache que les Juifs de Derbent sont pour la plupart originaires de villages de la région où ils ont été en contact pendant des siècles avec des langues variées,

outre l'azéri. Ceux de Rukel devaient connaître le tabasaran, ceux d'Àqlebi et d'Arag le lezgi, ceux de Kalal le rutul et ceux de Gelmets le tsakhur. Mais la langue littéraire porte peu de traces identifiables de ces origines diverses.

A Derbent, la communauté judéo-tat s'est maintenue nombreuse jusqu'à la fin de l'époque soviétique, et fut relativement choyée par le régime. Agriculteurs et éleveurs à l'origine, asservis à des seigneurs, comme la plupart des autres peuples du Daghestan, les Juifs tat pratiquaient aussi le colportage, et furent plus prompts que les Musulmans à saisir l'occasion de s'installer en ville, où ils se sont spécialisés dans la production d'alcool et de conserves de poisson. A l'origine relégués hors des murs dans les faubourgs de Milkhochi, Slapatka et surtout Kofori, ils se sont progressivement installés dans le centre de la vieille ville (*Teng-e Mähälle* 'quartier étroit') où ils disposent depuis 1914 d'une synagogue, qui vient d'être reconstruite. Les premiers rabbins seraient venus d'Iran dans les années 1860, et eurent fort à faire pour normaliser la pratique religieuse et faire respecter l'interdiction de la polygamie : l'un d'eux fut même expulsé par la communauté et finit ses jours en Palestine.

Grâce au soutien de Juifs ashkénazes séduits par les promesses du nouveau pouvoir bolchévique, les Juifs tat ont obtenu, malgré leur faible nombre, de développer une langue écrite, surtout à des fins d'éducation et de propagande. Le théâtre en langue tat, dont les origines remontent à 1918, est souvent pris comme exemple de « développement culturel » dans les ouvrages sur les minorités d'URSS. En fait, il est toujours resté « municipal », donc sans subventions, et amateur, tributaire du mécénat privé, et n'a jamais eu de bâtiment pour exister réellement. Les acteurs et chanteurs en langue tat vivaient grâce aux mécènes, pas seulement juifs, en se produisant en particulier dans les mariages, ou pour les fêtes religieuses. Quant à l'enseignement en langue tat, il a fait long feu, et c'est un fait peu connu : l'école primaire pour les enfants des quartiers juifs du centre de Derbent et de Kofori a bien existé, grâce aux efforts de Mikhaïl Dadashev. Mais il n'est resté effectivement en tat que jusqu'en 1947, date à laquelle, par décision des principaux intéressés, le russe a été préféré, pour favoriser l'intégration à la société soviétique. Dans les journaux *Zähmetkeş* « Travailleur » fondé en 1928, puis *Vatan* « Patrie » (depuis 1990) le tat, surtout dévolu aux articles nécrologiques ou édifiants, côtoie depuis toujours le russe, pour les sujets économiques et politiques plus « sérieux ». Dans les années soixante-dix, quand la publication de livres en tat reprend, il est trop tard pour inverser la tendance. On peut considérer que parmi les Juifs de Derbent, seuls ceux nés avant 1960 ont souvent le tat pour première langue, et aujourd'hui seules quelques vieilles femmes connaissent outre le tat non le russe mais l'azéri.

Le dernier recensement soviétique, en 1985, donnait 24000 Juifs tat au Daghestan, 8000 dans le reste de l'URSS, et 20 à 30 000 en Azerbaïdjan. Si on peut estimer actuellement à plus de 70 000 le nombre de Juifs d'origine tat, la plus grande partie a émigré en Israël après la fin de l'URSS. Ils s'y sont installés surtout dans les villes de Hadera (entre Tel Aviv et Haïfa) et à Beer Shéva, aux portes du Néguev. Seule la vieille génération y parle encore le tat en plus du russe et souvent de l'azéri, alors que les jeunes n'y parlent plus qu'hébreu. Or il n'existait toujours pas, quand ce travail a été entrepris, de grammaire du judéo-tat, si ce n'est la *grammatika zuhun tati* publiée en 1932 par N. Anisimov, qui ne présente que les travaux plus anciens, la phonétique et la morphologie, et qui étant rédigée

en tat et peu accessible, n'est d'aucun usage pour la communauté des iranistes, caucasologues et linguistes en général.

1.5.5 Position dans la famille iranienne et essai de datation

Si l'on croise deux critères courants servant à définir ce qu'est une langue – l'intercompréhension et l'identification à une communauté culturelle et religieuse – il y a deux langues tat dans l'est du Caucase :

- le tat du sud, parlé par des musulmans en Azerbaïdjan, qui n'est pas écrit et se subdivise en une dizaine de dialectes, parfois très divergents ;
- la langue codifiée en Russie au XX^{ème} siècle pour l'usage de la communauté juive du Daghestan ou tat du nord, ou judéo-tat.

Ces langues appartiennent comme le persan littéraire au groupe dialectal appelé par Lazard « persan du nord » ou « dari » selon Ebnolmoqaffa' (cf. Lazard 2003 p. 96). Il est en effet tout à fait certain que le tat ne descend pas du pehlevi : aucun des caractères distinctifs du pehlevi par rapport au persan, que relève très utilement Lazard (2003), ne se trouve en tat.

Le tat, si l'on fait l'hypothèse qu'il a existé un « tat commun » dont sont issus les dialectes tat du sud et le judéo-tat du nord, est issu d'un dialecte proche du persan de la période pré-classique (*Early New Persian*). Le lexique iranien est globalement sud-ouest iranien d'origine, sauf des éléments épars comme *meng* 'lune', et *asdara* 'étoile' qui semblent empruntés au taleshi, *hemion* 'été', qui remonte à l'iranien commun. Le cas de *vasal* 'printemps', qui ressemble au sanskrit *vasar*, est une énigme.

La grammaire, par rapport au persan classique, présente deux éléments caractéristiques de la langue d'avant la conquête mongole. D'abord l'emploi fréquent du morphème =*rā* → -(*r*)*e* pour marquer le destinataire de verbes de don (cf. Paul, 2008) ; ensuite la forme du réfléchi. En persan pré-classique, il y avait deux formes du réfléchi, *xwēš* et *xwēštan*, en distribution complémentaire semble-t-il, l'une pour remplacer un actant, l'autre comme complément de nom. Les deux formes sont en Iran assez largement supplantées par la forme *xod* < *xwad* qui était à l'origine un adverbe. Toutes les langues tat continuent seulement la forme *xwēštan* → judéo-tat *xūšde*. Un autre indice de l'ancienneté du rameau tat est le fait que les seuls verbes qui ont un préfixe *bi=* au thème 1 « virtuel » sont ceux dont le sens est compatible avec le sens le plus ancien, spatial, de cet élément dérivé d'un adverbe signifiant « hors de » (cf. Lazard, 1963, et Jügel 2012). On trouve enfin quelques traits typiques du premier judéo-persan (cf. Gindin 2009) tels que le thème virtuel *niš-* pour 'voir', l'instrumental en =*voz* (MP *abāg* cf. persan *bā*) ou le sens du mot *hāxal*, 'arche' au lieu de 'synagogue'.

Donc, si la date de divergence par rapport à l'ancêtre du persan ne peut être déterminée très précisément, le plus probable est que l'ancêtre des langues tat est parlé à l'est de la Transcaucasie depuis la fin de l'époque sassanide, et que les contacts avec l'Iran, favorisés par l'islam¹⁰, ont maintenu une certaine continuité, et favorisé les emprunts jusqu'à l'invasion mongole et bien au-delà. Cela n'empêche pas Lazard (1978) de considérer le tat

¹⁰ De grands centres de culture comme Shamakhi et Ganja ont ainsi vu fleurir quelques-uns des plus grands poètes du persan classique, comme Khâqâni et Nizâmi.

comme un dialecte iranien non persan, contre Fischel (1953) qui en faisait un dialecte persan, opinion reprise encore récemment par Shapira (2002) ou Gindin (à paraître). A notre avis, l'essentiel est de souligner la divergence actuelle des langues tat, qui sont devenues non intercompréhensibles avec le persan, même si leur ancêtre était sans doute un dialecte proche de celui du persan d'Iran. En effet, si le persan a été parlé et écrit sans discontinuité dans les villes de Transcaucasie, les campagnes ont dû commencer à développer des traits originaux d'abord au contact des langues daghestanaises, puis des premiers turcophones arrivés d'Asie centrale par le nord et le sud. Les locuteurs des premières ont toujours transhumé en hiver vers les basses terres, côtières ou des rives de la Kura, rapportant en été de nombreux éléments de vocabulaire iranien qu'on retrouve dans toutes leurs langues.

A l'inverse, il est probable que les ancêtres des Tat actuels, quelle que soit leur religion, étaient en grande partie des locuteurs de ces mêmes langues de la montagne, qu'ils n'ont abandonnées au profit du tat qu'en y transportant leurs habitudes articulatoires et morphosyntaxiques, pour en faire le tat d'aujourd'hui. Après l'invasion mongole, le turc, très progressivement, a lentement pris la place du persan ou du tat dans les différents domaines d'interaction culturelle, politique et commerciale entre les multiples peuples du piémont à l'est du Caucase. Aujourd'hui, c'est le turc azéri qui est la langue des jeunes d'origine tat en Azerbaïdjan, et le russe pour ceux du Daghestan. Le plus grand intérêt de la langue tat, qui compense largement l'ignorance de l'histoire ancienne de ses locuteurs, c'est sa valeur d'exemple de langue entrée en contact, au cours des âges, avec beaucoup d'autres langues qui l'ont enrichie et profondément transformée. On en donnera un aperçu dans le corps de cette grammaire, en particulier à propos du lexique nominal.

Quant aux effets de calque dans les expressions et tournures, ils mériteraient à eux seuls une monographie. On signalera quelques impacts grammaticaux de cette coexistence tout au long de ce livre¹¹. Certains auteurs juifs tat comme Sh. Semendu (1856-1939) ont d'ailleurs aussi écrit en azéri, et les longs textes folkloriques recueillis dans les années trente contiennent des expressions, voire des phrases entières intercalées dans cette langue.

1. *sul eyoq=ä deno e=zongu, soq eyoq=ä gütermiş sox-d.*
left foot=DAT put_in.AOR(3) LOC=stirrup right foot=DAT spurring do-AOR(3)
« Il mit le pied gauche à l'étrier, et éperonna du pied droit. » (R) cf. az. 'sol ayaq / sağ ayaq, güdərmiş'
2. *vogord bu=ra ä=xune=y bebe=y=tü ! – nāf, ül-māq vor, dun-māq yox !*
(IMP)return IMP=go LOC=house=EZ father=EZ=2 no die-INF EXIST return-INF NEG.EXIST
« Va, retourne chez ton père ! – Non, / mourir il y a, retourner il n'y a pas /. » (BJR)
cf. az. 'ölmək var, dönmək yox'

¹¹ Au nord du Daghestan, et même en fait à partir du nord de Derbent, la langue de communication avant le russe était le kumyk – langue turcique du nord-ouest, du groupe 'kiptchak'. Il est probable que la trace de cette différence puisse être systématiquement mise en évidence dans les deux variétés de judéo-tat, mais on manque de textes longs pour celui du nord. Quelques mots clairement kumyk sont entrés dans la langue littéraire, comme *soymiş* (*soxde*) 'tomber amoureux' (traitement kipchak de la diphtongue ; l'azéri a le traitement oghuz normal dans *sev-mək*).